

MOOC 1

SUR LES PAS DES COMBATTANTS DE VERDUN : 1916-2016



DOCUMENTS D'ACCOMPAGNEMENT

PLAN DU COURS / SOMMAIRE

• Thème n°1 : Pourquoi Verdun ? Verdun avant Verdun

- Cours n°1 : La place forte de Verdun. Partie 1/2
- Cours n°1 : La crise de l'obus torpille de 1886. Partie 2/2
- Cours n°2 : La place de Verdun dans la bataille de la Marne
 - o Témoignage de Maurice Genevoix sur les combats de la Vaux-Marie..... 3
- Cours n°3 : Verdun en 1915
 - o La biographie du lieutenant-colonel Driant (1855-1916)..... 5
- Cours n°4 : Falkenhayn et la saignée à blanc de l'armée française
- Cours n°5 : La Somme plutôt que Verdun

• Thème n°2 : Verdun, les batailles emboîtées (le déroulement de la bataille)

- Cours n°1 : La ruée du 21 février
- Cours n°2 : Les chronologies de la bataille
 - o Les terribles journées de la fin juin 1916..... 7
- Cours n°3 : La Voie Sacrée
- Cours n°4 : Une bataille d'artillerie
- Cours n°5 : La bataille des paradoxes
 - o Charles Delvert et la défense du retranchement R1 (début juin 1916)..... 9

• Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

- Cours n°1 : Les dimensions symboliques des lieux de combat
- Cours n°2 : Les hommes dans la bataille : le sort des fantassins
 - o L'ensevelissement..... 14
 - o Lettre du caporal allemand Karl Fritz rédigée à Fleury le 16 août 1916 18
 - o Lettre du soldat français Maurice Pensuet datée du 27 juillet 1916 19
 - o Une relève dans la bataille 20
- Cours n°3 : Le commandement des hommes et les évolutions du moral
 - o Les fusillés de Fleury (11 juin 1916)..... 23
- Cours n°4 : Les arrières fronts. (L'arrière front français.) Partie 1/2
- Cours n°4 : Les arrières fronts. (L'arrière front allemand.) Partie 2/2
- Cours n°5 : Les bilans de la bataille

• Thème n°4 : Verdun, les mémoires

- Cours n°1 : Verdun après la bataille (de 1917 à 1920)
- Cours n°2 : Des années 1920 au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale
 - o L'utilisation par Hitler du souvenir de la bataille de Verdun 24
- Cours n°3 : Le basculement des années 1960
- Cours n°4 : Mitterrand/Kohl Septembre 1984
- Cours n°5 : Perspectives d'avenir

NB : Tous les cours ne comportent pas de documents d'accompagnement et certains cours en proposent plusieurs. Vous pourrez trouver les documents d'accompagnement figurant dans ce dossier, en suivant le numéro de page indiqué sur ce Plan du cours/Sommaire.

Thème n°1 : Pourquoi Verdun ? Verdun avant Verdun

Cours n°2 : La place de Verdun dans la bataille de la Marne

Témoignage de Maurice Genevoix sur les combats de la Vaux-Marie

Le sous-lieutenant Maurice Genevoix du 106^e RI relate, dans *Ceux de 14*, les terribles combats de la nuit du 9 au 10 septembre 1914 près de la ferme de la Vaux-Marie

« Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a du monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors ?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre. Brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent aigrement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

« Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout ! »

Je secoue le caporal qui dort près de moi. D'un bout à l'autre de la section, c'est un long bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des culasses cliquettent.

Je me rappelle que j'ai vu le commandant et le capitaine descendre dans la tranchée, à ma droite, et qu'aussitôt des silhouettes noires se sont profilées à la crête toute proche, à peine visible sur le ciel sans clarté. Elles n'étaient pas à trente mètres quand j'ai aperçu les pointes des casques. Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à moment, des clameurs forcenées jaillissaient de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous :

« Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts ! »

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur : nous ne pourrions pas résister à la pression de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

« Feu à répétition ! Feu ! »

À mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flammes hachent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble.

Et je vois un grand vide se creuser au cœur de la masse hurlante. J'entends des bramées d'agonie, comme de bêtes frappées à mort. [...]

Je suis entouré de Boches ; il est impossible que j'échappe, isolé ainsi de tous les nôtres. Pourtant, je serre dans ma main la crosse de mon revolver : nous verrons bien.

J'ai buté dans quelques choses de mou et de résistant qui m'a fait piquer du nez ; peu s'en est fallu que ne je ne sois aplati dans la boue. C'est un cadavre allemand. Le casque du mort a roulé près

de lui. Et voici qu'une idée brusquement me traverse : je prends ce casque, le mets sur ma tête, ne me passant la jugulaire sous le menton parce que la coiffure est trop petite pour moi et tomberait.

Course forcenée vers les lignes des chasseurs [français] ; je dépasse vite les groupes de Boches, qui flottent encore, disloqués par notre fusillade de tout à l'heure. Et comme les Boches, je crie : « Hurrah

Vorwärts ! » [...] Alors je jette mon casque, et remets mon képi que j'ai gardé dans ma main gauche.

Pourtant avant de rallier les chasseurs, j'ai rattrapé encore trois fantassins allemands isolés. Et à chacun, courant derrière lui du même pas, j'ai tiré une balle de revolver dans la tête ou dans le dos. Ils se sont effondrés avec le même cri étranglé... »

Genevoix avouera plus tard que ce moment où il a abattu ces soldats sera l'un des plus durs qu'il ait vécu de la guerre, un des plus douloureux à se remémorer.

Thème n°1 : Pourquoi Verdun ? Verdun avant Verdun

Cours n°3 : Verdun en 1915

La biographie du lieutenant-colonel Driant (1855-1916)

Marqué par la défaite de 1870, le jeune Emile Driant souhaite intégrer l'armée.

Après l'obtention d'une licence ès-lettres et d'une autre en droit, il intègre Saint-Cyr, qui forme les futurs officiers de l'Armée française, en 1875, à l'âge de 20 ans. Il est très bien noté par ses supérieurs.

En 1884, il devient l'officier d'ordonnance du général Boulanger. En 1886, Boulanger devient ministre de la Guerre et Driant reste à son service.

Driant épouse une des filles du général en 1887. Mis à l'écart suite à l'affaire Schnaebelé où il avait envisagé sérieusement une guerre contre l'Allemagne, Boulanger lance alors un mouvement contestataire vis-à-vis de la République qui le rend très populaire auprès d'une partie de la population française. Il est alors surnommé le "général revanche". Mais le gouvernement s'inquiète de la possibilité d'un coup d'État de la part du général et il ordonne alors son arrestation. Boulanger, qui s'est exilé peu de temps avant en Belgique, finit par se suicider en 1891.

Un an plus tard, Driant est condamné à huit jours d'arrêt suite à un article dans le Figaro où il défendait la mémoire de son beau-père.

En 1896, il est promu au grade de commandant et en juillet 1899, il prend la tête du 1er bataillon de chasseurs à pied caserné alors à Troyes, bataillon qu'il transforme en unité d'élite.

Catholique pratiquant, sa promotion est ralentie, le gouvernement républicain se méfiant de l'influence des officiers catholiques au sein de l'Armée, officiers soupçonnés d'être opposés à la République : c'est l'affaire des fiches.

Après 1904, Driant crée deux associations pour dénoncer la politique anticatholique du gouvernement ce qui l'amène à connaître plusieurs sanctions. Il finit par démissionner de l'Armée à la fin de l'année 1905.

Driant se lance alors en politique. Il est élu en 1910 député de Nancy. Il participe aux commissions parlementaires qui s'intéressent aux affaires militaires. Driant souhaite une politique de fermeté vis à vis de l'Allemagne et s'engage pour le rôle social que peut jouer l'Armée notamment auprès des classes populaires. Il est réélu en 1914.

Durant sa carrière militaire et ses mandats de député, Driant a pris plusieurs fois sa plume pour rédiger des articles mais également pour réaliser près de 30 romans en 25 ans sous le pseudonyme de "Capitaine Danrit". Son thème de prédilection est le roman d'anticipation sur les guerres futures. Son œuvre principale demeure La Guerre de demain, recueil de trois de ses romans (La Guerre en forteresse, La Guerre en rase campagne, La Guerre en ballon).

À la mobilisation en 1914, Driant, qui dispose d'un mandat d'élu lui permettant de ne pas servir au front, demande à intégrer une unité militaire.

Le 14 août 1914, il est nommé à la tête des 56^e et 59^e BCP. Ses deux bataillons connaissent le baptême du feu les 24 et 25 août 1914 au nord-est d'Étain. Jusqu'à la fin de l'année 1914 et tout au long de l'année 1915, les 56^e et 59^e BCP restent affectés sur le front de Verdun.

À l'automne 1915, il prend en charge le secteur du Bois des Caures.

Thème n°2 : Verdun, les batailles emboîtées (le déroulement de la bataille)

Cours n°2 : Les chronologies de la bataille

Les terribles journées de la fin juin 1916

Le capitaine Henri Désagneux (359^e RI) tient, avec ses hommes, les positions du bois de Nawé à proximité de la cote 321 (au nord de l'ouvrage de Thiaumont) à partir de la mi-juin 1916. Il est témoin des combats furieux du 23 juin 1916, jour où les Allemands faillirent rompre le front français à Verdun. Dans les jours qui suivent, le supplice des combattants se poursuit...

« Vendredi 23 juin 1916

Le jour se lève, je tente de me reconnaître, dans ce dédale de trous, dans ce fatras de toute sorte. Nous sommes là, moi et Agnel, un de mes sous-lieutenants dans un des trous d'obus, nous faisons creuser et communiquer avec les trous voisins.

À 5 mètres de nous, deux cadavres tués la veille, non enlevés ; on les recouvre de terre, plus loin c'est la même chose ; au-dessus de nous, deux jambes pendent inertes. Partout, partout, des morts sur lesquels des mouches viennent s'acharner.

Cinq heures. Le bombardement reprend intense. Je reçois un éclat d'obus à la lèvre. Peu de choses heureusement, car ici, les blessés doivent attendre la nuit pour se faire panser. On ne peut sortir même en rampant.

Sept heures. Alerte. Branle-bas. Les boches sortent pour attaquer. Ils rentrent précipitamment sous nos feux. Vers la cote 321 grande attaque qui durera 3 heures avec vagues successives.

La chaleur est torride, des cadavres empestent l'air, autour de nous c'est une puanteur. Cependant il faut vivre là-dedans, y manger, y attendre. La mort ou le départ. On souffre. Voici six jours que nous n'avons pas une minutes de repos, ni de sommeil. Les attaques se succèdent. Les boches ont pu déboucher vers la cote 321 et envahir une partie du ravin en arrière de nous, où se trouvent les réserves. Le bombardement a complètement bouleversé le boyau où nous étions la veille, les morts et les blessés ne se comptent plus. Dans la division, le 297^e RI a attaqué, deux bataillons sont décimés ; le 121^e BCP et le 106^e ont été aussi très éprouvés. Seul le 120^e BCP est intact à peu près.

[...]

Dimanche 25 juin

Nuit et journée terribles.

On vit dans le sang, dans la folie. A trois heures du matin, sans que nous ayons été prévenus, une attaque des nôtres a débouché dans notre dos, pour reprendre le terrain perdu la veille sur notre droite. Ces troupes, sans ordre précis, sans cartes, sans même savoir où sont nos lignes, sont parties à l'aventure. Elles nous tombent dessus, croyant trouver le boche. Mais le boche est là, à 100 mètres en avant qui guette et les rafales de mitrailleuses viennent coucher ces braves dans notre tranchée.

C'est de nouveau un amoncellement de cadavres, de blessés qui implorent et à qui on ne peut porter secours. Tranchée ! Presque, car chaque soir nous enterrons des morts sur place et ce sont eux qui font les parapets !

À six heures, le canon fait rage et, pour ajouter un peu plus de ravages à cette furie, nos 75 tirent sur nous. C'est une panique énorme ; autour de nous six blessés d'un coup par un obus, tout le monde veut fuir. Moi et Agnel, nous devons – le cœur serré – arrêter ces pauvres diables revolver au poing. Le commandant David est tué à son tour par nos 75. Les fusées vertes demandent l'allongement du tir ; dans cette poussière l'artillerie ne peut rien voir. On ne sait où se fourrer, on est impuissant. Isolés de tout, sans téléphone, ni communication. C'est la désolation, c'est affreux. Nous sommes dans le sang ; les blessés se sont réfugiés auprès de nous, croyant y trouver un secours ; le sang coule partout, la chaleur est atroce, les cadavres empestent, les mouches grouillent, on croit perdre la raison. À le 24^e Compagnie, deux hommes se suicident.

La matinée se passe ainsi.

À quatorze heures, nos 75 recommencent à tirer sur nous, notre situation est terrible. Elle ne cesse que sur un rapport que j'envoie en hâte au colonel par un homme dévoué et qui peut passer par bonheur.

Toute la soirée, c'est le même bombardement, la même existence dans l'attente et l'angoisse. »

Thème n°2 : Verdun, les batailles emboîtées (le déroulement de la bataille)

Cours n°5 : La bataille des paradoxes

Charles Delvert et la défense du retranchement R1 (début juin 1916)

Charles Delvert, capitaine au 101^e RI, raconte les terribles combats autour du fort de Vaux au début de juin 1916, combats auxquels il participe à la tête de sa compagnie. Son témoignage est un des plus forts et des plus lucides qui aient été rédigés sur la bataille de Verdun.

Jeudi 1^{er} juin

« Nous avons perdu le Ravin de la Mort. Cet endroit de délices est tombé au pouvoir des Allemands.

Ce matin, à 8 heures, nous avons vu en avant de nous, sur les pentes du plateau d'Hardaumont, les fantassins allemands sortir comme des fourmis quand on a frappé du pied une fourmilière.

Ils ont dévalé vers notre tranchée du Saillant, sans que notre artillerie tire un coup de canon. Des nôtres ont abandonné précipitamment et en désordre les tranchées pour s'enfuir vers le Ravin des Fausses-Côtes. Nous avons tiré sur les assaillants sans grand résultat apparent.

Les Allemands ont sauté dans la tranchée. Des flocons de fumée blanche nous ont montré qu'il s'y livrait un combat à la grenade [...]

14h30. Ils ont pris R.2. Notre gauche est menacée d'être tournée. Nous avons vu des capotes bleues lever les bras et la triste théorie s'éloigner, encadrée de vestes grises.

À peine installés à R.2, les Allemands se sont mis à creuser en avant une tranchée [mettant veste bas et maniant pelle et pioche en bras de chemise.] à la grande admiration de mes troupiers.

Maintenant le ravin seul nous sépare de l'ennemi. Allons-nous être ici cueillis comme dans une souricière ?

Deux mitrailleuses battent le ravin. Devant leur champ de tir, on voit des groupes de corps gris étendus sur la terre. L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux [Aumont. Un petit de la classe 16]. La chair, déjà en putréfaction sous le grand soleil, s'est boursoufflée hors de l'étoffe et un essaim de grosses mouches bleues s'y presse.

À droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom. Boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés, éclaboussés de sang.

Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Allemands nous envoient quelques obus lacrymogènes qui achèvent de rendre l'air irrespirable. Et les lourds coups de marteau des obus ne cessent de frapper autour de nous.

Vendredi 2 juin

Nuit d'angoisse perpétuellement alertée. Nous n'avons pas été ravitaillés hier. La soif surtout est pénible. Les biscuits sont rêches. Un obus vient de faire glisser ma plume. Il n'est pas tombé bien

loin. Il est entré dans la cagna d'à côté, où dormait mon sergent-fourrier, le pauvre petit Cosset. Tout a été ébranlé. J'ai été couvert de terre, mais rien ! pas une égratignure !

À en juger par la direction, c'est du 75. Pièce décalibrée qui tire trop court. J'envoie une fusée éclairante et une fusée verte pour qu'on allonge le tir. Peine perdue. Ils continuent. [...]

20 heures – Les Allemands d'en face sortent de leurs tranchées. Ici tout le monde est au créneau. J'ai fait distribuer à tous des grenades, car à la distance où nous sommes, le fusil est impuissant.

Les voilà ! En avant ! Sortais coupe les ficelles des cuillers, et nous les expédions. Ils nous répondent par des grenades à fusil, mais qui portent trop loin.

- Lancez une fusée rouge !

Les Allemands, surpris par nos grenades, regagnent leurs tranchées en vitesse. Tout à coup des flammes fusent derrière moi, avec des torrents de fumée blanche et noire. Ce sont de véritables jets de flammes. Pas de doute, ils ont forcé à droite et nous lancent ici des liquides enflammés !

Mais voilà que de l'incendie montent des flammes vertes, rouges. Je me rends compte. C'est mon dépôt de fusées qui flambe ! À un pareil moment ! Heureusement que les Allemands ont été repoussés !

Des malheureux dévalent de la droite en criant : « Sauve qui peut ! » Quelques hommes s'émeuvent auprès de moi et quittent le créneau.

- À vos places ! Et vous, tas de gourdes ! Vous foutez le camp parce que deux fusées flambent ! En moins de deux, l'ordre est rétabli. [...]

Samedi 3 juin

Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi.

Les Allemands attaquent à nouveau au petit jour. (2h30).

Nouvelle distribution de grenades.

Hier on m'en a vidé vingt caisses, il faudra être plus modéré.

- Du calme, les enfants ! Laissez-les bien sortir ! On a besoin d'économiser la marchandise. À vingt-cinq pas ! Tapez-leur dans la g... À mon commandement.

Feu.

Et allez donc !

Un craquement d'explosions. Bien ensemble. Bravo ! Une fumée noire s'élève. On voit les groupes allemands tourner, s'abattre. Un, deux, se lèvent sur les genoux et s'esquivent en rampant. Un autre se laisse rouler dans la tranchée, tant il est pressé.

Quelques-uns progressent cependant vers nous, pendant que leurs camarades restés dans la tranchée et leurs mitrailleuses nous criblent de balles. En rampant, un Fritz arrive même jusqu'à mon réseau Brun. Bamboula lui envoie une cuiller en pleine tête.

À 3h30, ils en ont assez et rentrent dans leur trou. Une chanson me vient aux lèvres.

- Vous êtes gai, me dit le caporal Lecomte.
- Évidemment : notre parti est pris. [...]

Dimanche 4 juin

- Ils ne sont pas vernis pour R.1, les Fritz ! me jette en passant, avec son léger dandinement, un de mes poilus (Frémont)

J'étais à la Redoute à organiser la liaison avec la gauche.

- Eh bien ! Hier, vous avez eu chaud, à cette heure-ci, me dit Perrin.

Oui ! Mais vous avez vu par quelle distribution de grenades on les a reçus.

Au même moment, pétarade significative : on se bat à la grenade.

Je grimpe en vitesse la rampe qui mène au centre de ma ligne.

Il fait un temps magnifique. Les grenades claquent de toutes parts. Très beau, le combat à la grenade. Le bombardier, solidement campé derrière le parapet, lance sa grenade avec le beau geste du joueur de balle.

Un homme [Sortais], accroupi près des caisses, coupe les ficelles qui retiennent les cuillers, et nous les passe toutes prêtes. Une fumée noire s'élève en avant de la tranchée.

À 4 heures, tout est fini. Les Allemands sont rentrés chez eux en vitesse. Quelques coups de fusil claquent encore. Les derniers sanglots après la grosse émotion. Il fait – après la pluie d'hier – un soleil radieux, qui rend plus poignante encore la désolation de ce ravin.

Des blessés descendent couverts de sang ; on ramène deux tués, Pingault et ce pauvre Bamboula qui s'est dressé sur la tranchée pour abattre un officier ennemi, et a eu le crâne troué. Dans le bout de tranchée qu'occupent des bombardiers de la 5^e et dix hommes du 124^e, deux Allemands sont entrés et ont été bousillés.

Un prisonnier descend. Il a la face imberbe, les yeux hagards. Il lève les mains sanglantes en criant « Kamarad ! ».

Nos hommes l'emmènent en courant au poste de secours. Il est tout heureux de ces soins. Il rit. Il pleure.

J'y vais. On le panse. Il croyait qu'on allait le fusiller. C'est un gamin de 19 ans et demi, cordonnier à Essen.

Dans la Courtine, autre prisonnier, de la classe 15, celui-là. Puis un Unteroffizier de 24 ans, architecte, distingué.

Lugubre, ce poste de secours. Dans une salle mal éclairée d'une bougie, des corps gémissants sont étendus.

Ils me reconnaissent et m'appellent. L'un d'eux me demande depuis longtemps : il veut que je donne de ses nouvelles à son frère. Un autre me demande d'écrire à ses parents.

Le pauvre caporal Champ, qui porte la mort sur la figure, me fait des adieux qui me tirent des larmes.

Et tous souffrent atrocement, car, altérés par la fièvre, ils n'ont pas une goutte d'eau à boire.

Ribaillier entre au P.C. [...]

20 heures.

Nous sommes relevés ! C'est une si grande joie que je n'y crois pas.

Et puis, par qui ? Par ces « gens » ? Ils n'ont jamais lancé une grenade.

- Nous ne savons pas, mais notre caporal sait, il nous montrera ! [...]

23 heures. Arrive un courrier du colonel. « En raison des circonstances, le 101^e ne peut être relevé ».

Merci.

Quelle déconvenue pour mes pauvres troupiers ! Ils font l'admiration du lieutenant Claude. Il y a de quoi. Il n'en reste plus que 39 ; mais quels braves gens !

À cette note en est jointe une autre.

« Occupez-vous toujours R.1 ? La Courtine est-elle toujours à nous ? »

Les misérables ! Ils ont cru que nous avions lâché ces lignes et nous ont fait écraser par notre artillerie.

Pour un oui, pour un non, on fait passer au Conseil de guerre un malheureux poilu qui aura eu, au milieu des pires misères, une minute de défaillance. Et des chefs qui ne se donnent même pas la peine de reconnaître leur ligne ? Qui, par la frousse sénile, leur inertie criminelle, font massacrer leurs hommes ? Que leur fera-t-on ? On leur donnera un avancement dans la Légion d'Honneur. [...]

Lundi 5 juin

[...]

L'ordre de relève est arrivé pour ce soir. Pourvu qu'il soit définitif !

17h30. Notre artillerie bombarde R.2 et R.3.

Nous laisserons nos morts comme souvenir dans la tranchée. Ils sont là, raidis dans leur toile de tente ensanglantée.

Je les reconnais ; voici Cosset et sa culotte de velours ; Aumont, pauvre petit ! Et Delahaye, l'ardent « Bamboula » qui allonge sa main creuse, cette main si merveilleusement adroite à lancer la grenade.

Gardes solennels et farouches de ce coin de sol français, qu'ils semblent dans la mort encore vouloir interdire à l'ennemi ! [...]

Nous sommes maintenant, en effet, à la hauteur des batteries françaises. C'est une succession dans les ténèbres de coups de tonnerre et d'éclairs aveuglants. Sur le parapet, nous descendons à travers le bois dont les pentes aboutissent au tunnel [de Tavannes].

Dans le tunnel. Enfin ! Nous respirons. J'ai avec moi R... et 7 hommes ! »

Charles Delvert, *Carnets d'un Fantassin : 7 Août 1914-16 Août 1916*, éditions DACRES, 2017.

Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

Cours n°2 : Les hommes dans la bataille : le sort des fantassins

L'ensevelissement

Romain Darchy, agent de liaison au 408^e RI, reçoit l'ordre, au début du mois de mars 1916, de porter un pli sur les pentes nord du fort de Vaux. Alors qu'il fait une pause sous un intense bombardement, il nous livre ce témoignage bouleversant :

« Tout à coup, le « vrrr... » sourd d'une marmite qui s'approche me tient immobile et recourbé. A peine ai-je le temps de penser « elle n'ira pas loin celle-là ! » qu'un éclatement formidable se fait entendre. Un puissant éclair m'éblouit. Je me sens projeté violemment sur ma droite. Un « vrrr... » déchirant, c'est l'obscurité, l'œuvre d'une seconde. Que s'est-il passé ? Où suis-je ? Est-ce que je rêve ? Mais quoi ? Mais quoi ? Serais-je enterré ? Mais... Ce n'est pas vrai ! Mais... tout est écroulé à mes côtés ! Je veux m'effacer, je ne puis reculer. Je veux m'enfuir, je ne puis avancer. Je veux bondir, je ne puis me lever. Partout, partout, quelque chose m'arrête ! Je suis impuissant ! Je pousse des cris sauvages...

-Au secours ! Au secours ! A moi, les amis !

Mon souffle s'épuise en appels désespérés. Personne ne me répond, personne ne me dit : « Courage !... » Il me reste encore dans la poitrine juste de quoi faire jaillir une parole, un mot, un mot si faible qui est aussi doux que celui d'un petit enfant, et ce mot c'est « Maman ! ». Quand j'ai fini de crier ma gorge se serre, il s'en échappe des sanglots pour que je n'étouffe pas. Mais, où suis-je donc ?

Où je suis ? Sous une couche de rondins et quatre pieds de terre, assis, le dos courbé, la tête inclinée, n'ayant de place que pour me pencher légèrement. Quel miracle cependant ! Les rondins se sont écroulés et la terre avec eux. Un seul, un seul, celui sous lequel je me trouve, celui que mon casque frôle, a buté contre le parapet, laissant ainsi entre lui et le sol le petit espace où je suis. [...]

Que vais-je devenir ? J'appelle de toutes mes forces : « A moi ! A moi ! » Pour terminer par de mêmes cris que la triste réalité m'a fait prononcer d'une voix sanglotante. J'appelle à me rompre les veines. « Au secours ! Au secours ! ». Comme si mes cris pouvaient passer à travers ce qui me couvre, dominer le bombardement sauvage et voler jusqu'à l'abri où mes camarades peuvent tout penser de moi, hormis que je suis enterré vivant ! Personne ne me répond. A quoi bon m'égosiller ? On ne m'entendra pas ! Seul le pourrait l'agent de liaison, l'isolé qui passerait en courant, là, au-dessus. Et encore, que lui semblerait un aboiement au milieu de tant d'autres ?

Certains instants ont beau être très sombres, il en arrive quand même avec une lueur d'espérance. C'en est bien une lueur, une véritable, celle que j'entrevois entre les rondins abattus et le parapet, celle qui doit venir du boyau. C'en est bien une, une espérance, ce mince filet d'air qui m'arrive et au-devant duquel je dirige mes narines, mon pauvre nez qui voudrait aller jusque là-bas et qui se sent arrêté par un morceau de bois contre lequel il se colle. Espérance éphémère comme beaucoup d'espérances. Les marmites rappiquent sans cesse, mon sépulcre se balance. J'entends des

grondements sinistres « vrrm... vrrm... », un nouvel éclair, un nouveau tonnerre. Ce sont les ténèbres...

Brusquement, je me sens abattu, puis je veux me redresser mais je ne le puis pas. « Allons ! Courage quand même ! Courage jusqu'à la fin ! Oui, tu es enterré, personne ne pourra t'entendre ! Bientôt l'air te fera défaut. Petit à petit, la mort viendra et ce sera peut-être long, bien long ! Tu rendras sainement ton âme à Dieu, certain que tu as fait ton devoir. Tu seras comme ceux d'à côté, dans quelques jours, ton corps encore vivant sera en putréfaction, il dégagera la même odeur que celle que tu respirez et qui te repousserait si tu pouvais être libre. Attends ! Attends ! Et pour cela, aie du courage ! ».

Je ne puis plus pleurer, mes larmes sont taries. Il faut mourir ! Eh bien, mourons dignement ! Je retire d'une de mes poches le chapelet que ma mère m'a remis le jour où je suis parti. Je l'égrène de mes doigts tremblants. Je l'égrène, une, deux, trois fois... C'est un demi-sommeil qui m'arrête de prier... [...]

Que les minutes sont longues ! Je pense à tout cela, je pense à mes parents, à mes amis. Je les vois sans nouvelles, ignorants de ma dernière demeure. Ma cigarette s'achève. Il faut, si je veux en fumer une autre, la rouler tout de suite. Une seule, ce ne sera pas assez. J'en roule trois, j'en roulerais quatre si j'avais assez de tabac. Je tire ; je tire. Souvent dans mes mains, je renferme ma montre et ma cigarette, j'aspire pour faire naître une maigre lueur assez puissante cependant pour me faire apparaître les aiguilles. Elles tournent, mais qu'elles tournent lentement ! Je tire, je tire, je m'enivre de fumée. J'en arrive à m'assoupir d'être saoul peut-être, de manquer d'air, certainement !

Un craquement terrible ! Mon esprit devient lucide. Est-ce parce qu'il voit ma vie plus en danger qu'il devient plus actif ? « Non, non, je ne veux pas mourir d'une mort aussi stupide ! » Mais comment me retirer ? Encore, encore, je veux avancer, je veux bondir, et tout m'arrête. Ma respiration devient plus rapide. « Au secours, les camarades, au secours ! » répète continuellement ma voix rauque et voilée. « Papa ! Maman ! » J'appelle tous les miens, j'appelle tous ceux que j'aime et, parfois quand je me crois plus fort, il me semble qu'ils m'entendent...

Avec mes mains, j'essaie de déblayer en avant ; J'arrache quelques poignées de terre et mes ongles arrivent à grincer contre le bois. Quel travail je veux faire ! Un travail impossible puisqu'il y a six mètres de terre et une vingtaine de rondins devant moi. Je recommence en arrière. Folle besogne. Ce n'est plus dans une épaisseur de six mètres qu'il me faut franchir un passage, c'est dans plus de vingt. A droite, à gauche, c'est l'infini ! Que me reste-t-il comme seul espoir ? Abattre ce qui recouvre ma tête. Ce sera moins long, mais ne sera-ce pas plus dangereux ? Le rondin qui m'a protégé, ne va-t-il pas céder, laisser tomber le peu de terre qu'il supporte et réduire complètement mon étreinte ? Advienne que pourra ! Au travail ! Qu'il est médiocre le rendement ! Mes mouvements sont si restreints ! Chaque seconde, tout tremble à mes côtés. Va donc quand même ! De mon briquet, je fais jaillir des étincelles. Ma montre marque trois heures. Quatre heures de captivité ! En grattant au-dessus, je fais tomber quelques lambeaux de terre qui paraissent un rien près de ce qui m'enveloppe. Non, non, je n'y arriverai jamais ! Pendant un quart d'heure, je travaille, le buste presque immobile. Fatigué, n'en pouvant plus, j'abandonne ma tâche. Mon espoir n'a que peu duré. Je me repose. A quatre heures, je reprends courage. Depuis cinq heures, j'ai espéré et désespéré.

J'ai tour à tour gueulé, pleuré de rage et pleuré de douleur. J'ai été fort, j'ai été faible. J'ai entrevu la vie, j'ai su approcher la mort. J'ai fouillé toute mon existence. J'ai voyagé et je suis parvenu au même but. J'ai compté les minutes, j'ai compté les secondes, et tout cela, c'était de la souffrance. C'était interminable J'ai lutté pour n'arriver à rien et je me suis abattu. J'ai dépensé toutes mes forces. J'ai tout fait et je n'ai rien fait. Mon corps, tout mon corps se crispe, mon labeur reste sans fruit. Aucune lueur n'apparaît. Aucun air frais n'arrive. Ah oui ! Cette fois-ci, il n'y a plus rien à espérer. Je vais laisser ma jeunesse ! Que c'est terrible de mourir en pleine connaissance, avec du sang plein les veines ! Maintenant que mes larmes peuvent couler, je me mets à pleurer comme un bambin. Je puis à peine respirer, et ce que je respire a une odeur cadavérique. Trente ou quarante corps qui sont là à quelques pas de moi...Je crois les voir, vivants d'hier, je crois que je vais les rejoindre. Je faiblis, ma tête s'alourdit, elle se penche, je me laisse une fois de plus tomber dans un demi-sommeil.

Serait-ce une formidable explosion qui aurait vaincu ma léthargie ? Je me réveille subitement. Mon cerveau tout d'abord se refuse à comprendre. Je veux briser mes fers. Mes nerfs, qui aimeraient tant s'étendre, demeurent impuissants. Tout mon être brusquement s'arrête contre ce qui l'enserme. Seule ma voix peut s'échapper :

- À moi ! Au secours ! A moi ! A mon aide, camarades ! De grâce, ne me laissez pas !

Cet abri va-t-il me servir de tombeau ? Ah ! Ça ! Jamais ! Je ne veux pas mourir ainsi, et puis, il y a quelqu'un qui m'attend, quelqu'un qui peut croire que j'ai eu trop peur. Il faut que je fasse un suprême effort. Je mets toute l'ardeur qui me reste pour rompre ce qui me retient. Ardeur toujours inutile qui laisse place au découragement. [...]

Enseveli ! Ce mot ne s'échappera jamais de mes lèvres sans qu'il me vienne la même nervosité, les mêmes frissons d'horreur que j'ai ressentis lorsque, pendant sept heures, je demeurai sous près d'un mètre de terre. Peut-on s'imaginer les souffrances qu'endura, sous un abri effondré, un cercueil plutôt, le modeste combattant que je fus ?

Sont-elles comparables à celles que font naître l'éclat déchirant ou la balle brûlante, à celles que l'on ressent sous les obus et le mitraille, à celles que donnent plusieurs jours de privation ? Pensez à tout ceci, vous ne vous imaginerez rien. J'ai connu la faim, la soif, la douleur physique et morale, ces instants furent moins cruels que mon emprisonnement ! Pourquoi ? Parce que je ne souffrais pas toute ma souffrance...

Blessé, vous aviez un camarade pour vous dire une parole douce... Vous entrevoyiez le lit d'hôpital où allait bientôt se pencher la douce figure d'une blanche infirmière... Affamé, assoiffé, vous aviez des compagnons pour partager votre douleur. Sans nouvelles des vôtres, vous aviez au bout de votre regard l'image de votre famille et votre cœur disait : « Espère ! » Même le moribond savait trouver un sourire lorsqu'il sentait s'approcher le brancard ou l'auguste figure d'un brave aumônier.

Mais là, dans ce sépulcre, rien de tout cela ! Il aurait fallu mourir seul, sans un mot charitable, seul, tout seul, il aurait fallu quitter la vie sans la moindre trace de ses derniers pas. Mon tombeau, ç'aurait été pour les miens tout un champ de bataille ; ç'aurait été l'inconnu, l'inconnu où les yeux auraient cherché vainement un coin pour que l'âme y prie...

Combien de fois mon âme à moi m'a répété : « Espère » ? [...]

Il y a donc près de sept heures que mes yeux ne voient que du noir, sept heures que mon corps est presque immobilisé. Je frappe ou plutôt il me semble que je frappe si fort que rien ne peut me résister. Et cent coups de poignet succèdent à tant d'autres, frappent sans relâche, comme s'ils avaient méconnu la lassitude.

La canonnade m'arrive sourdement aux oreilles. Par intervalles, des obus tombés tout près font osciller ma cage. Soudain, un bruit étrange me saisit : « Braoum ! » Que se passe-t-il ? Que m'arrive-t-il encore ? La terre s'effondre de nouveau et je me demande si mon étreinte ne se serre pas davantage. Je me sens encore plus enterré. Maintenant, je ne puis remuer ni mon torse, ni mes pieds. C'est fini, plus d'espoir ! Adieu ! Mais non, je vis encore, je n'ai pas assez souffert ! [...]

Le bruit continue, la terre glisse, j'en ai jusqu'aux épaules, mes bras s'en retirent avec peine. Le bruit va en décroissant puis s'arrête. Encore une fois, où suis-je ? Mais quoi ? Ce n'est plus du noir que mes yeux aperçoivent, que voient-ils ? Quelque chose qui a une couleur et une forme. Et mes narines, que respirent-elles ? Quelque chose que je n'ai point senti depuis que je suis enseveli. Est-ce que je rêve ? C'est la lueur du jour que j'entrevois ? Est-ce un air plus pur que je respire à pleins poumons ? Je rêve, je dois rêver !

Se peut-il que je sois sauvé ? Mais non, je ne puis le croire. J'ai trop souffert, trop longtemps désespéré. Il n'est pas possible qu'un tel bonheur me soit donné ! Et pourtant, je sens mon corps renaître. Oh oui ! J'entrevoir le ciel par une ouverture minuscule, un ciel impur, jaunâtre, rempli de fumée. J'entends mieux la danse infernale. Durant des minutes entières, sans songer à m'échapper, je lève la tête vers la brèche qui vient de s'ouvrir. Que c'est bon de respirer ainsi ! Je trouve cela si délicieux que, de cet air pourtant impur, je voudrais faire craquer ma poitrine si elle n'était pas moulée dans la terre. Un certain bien-être naît en moi Mon corps devient plus alerte et mon esprit plus lucide. Je pousse le gravier, je le tasse pour dégager mon torse, je me soulève, je me raidis, je me détends. La terre s'écarte, mes genoux, mes pieds, tout mon corps va et vient. La terre s'écarte encore. Je me débats, je boxe dans ma cage... elle se brise !

Deo gratias ! Tu vas donc t'achever, calvaire innommable ! Ah ! Ce n'est pas trop tôt. Je vais te quitter sans regret, cellule maudite ! »

Romain Darchy, *Récits de guerre, 1914-1918*, Bernard Giovanangeli, Ville de L'Aigle, 2012.

Darchy a décrit ici le calvaire de l'ensevelissement, calvaire subi par de nombreux combattants. Lui a eu la chance de s'en sortir mais des milliers d'autres ont succombé dans ces conditions atroces disparaissant à tout jamais sur le champ de bataille de Verdun.

Darchy sera à son tour porté disparu... mais pendant la Seconde Guerre mondiale. Chef de la Résistance du département de l'Orne, il sera arrêté par la Gestapo en février 1944. Mort sous la torture sans avoir « parlé », les nazis feront disparaître son corps. Ce qu'il avait craint en 1916 se produit 28 ans plus tard...

Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

Cours n°2 : Les hommes dans la bataille : le sort des fantassins

Lettre du caporal allemand Karl Fritz rédigée à Fleury le 16 août 1916

« On nous a amenés jusqu'à quelques kilomètres du front de Verdun.....Vous ne pouvez pas avoir idée de ce qu'on a vu là-bas. Nous nous trouvions à la sortie de Fleury devant le Fort de Souville. Nous avons passé 3 jours couchés dans les trous d'obus à voir la mort de près, à l'attendre à chaque instant. Et cela, sans la moindre goutte d'eau à boire et dans une horrible puanteur de cadavres. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau.

Quand on veut se creuser un abri, on tombe tout de suite sur des morts. Je faisais partie d'un groupe de camarades, et pourtant chacun ne priait que pour soi. Le pire, c'est la relève, les allées et venues, à travers les feux de barrage continus. Puis nous avons traversé le fort de Douaumont, je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Là, il n'y avait que des blessés graves, et ça respirait la mort de tous côtés. En plus, nous étions continuellement sous le feu.

Nous avions à peu près quarante hommes morts ou blessés. On nous a dit que c'était somme toute assez peu pour une compagnie. Tout le monde était pâle et avait le visage défait. Je ne vais pas vous en raconter davantage sur notre misère, je pense que ça suffit. Nous étions commandés par un certain adjudant Uffe. On ne l'a pas vu. Mais le Seigneur m'est venu en aide. Là-dessus, nous sommes repartis aussitôt pour Spincourt où on nous a chargés sur des véhicules à destination de Grandpont, puis nous sommes revenus en 2 jours à nos positions devant Chapelle, où nous sommes maintenant un peu mieux installés. »

René Michel, *Verdun, Fleury-devant-Douaumont, juillet 1916 : La bataille de la dernière chance allemande*, 1976.

Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

Cours n°2 : Les hommes dans la bataille : le sort des fantassins

Lettre du soldat français Maurice Pensuet datée du 27 juillet 1916

« Chers parents,

Nous nous remettons peu à peu de nos émotions de ces jours derniers et aujourd'hui je vais vous donner quelques détails.

Nous sommes donc montés dans la nuit du 12 au 13 juillet. Les boches dans la journée avaient attaqué et avancé jusqu'au fort de Souville. Le 14^{ème} [régiment d'infanterie] les avaient reconduits jusqu'à la crête d'en face, environ 1500m, mais les positions, n'étaient pas déterminées et notre relève a été une véritable attaque. Nous nous sommes collés le plus près possible des boches, 4 ou 5 par trous d'obus, à une distance de 15 à 20 mètres. J'étais à la droite de la compagnie de Jean. À 10, nous occupions un vide de 200 mètres, soutenus par une mitrailleuse.

Le 13 à midi, 2 compagnies ont attaqué sans bombardement pour redresser la ligne, ce fut une faute. Le mouvement bien vu des boches, ce fut une avalanche de marmites, les poilus volaient en morceaux.

14, 15, 16 [juillet], ce fut plus calme, cependant avec des attaques à l'aile gauche sur la poudrière et Fleury. Il pleuvait à plein temps.

C'est à partir du 5^{ème} jour que nous avons souffert de la faim et de la soif. Du 17 au 24, nous touchions en moyenne pour 5 hommes : ½ boule [de pain], une boîte de singe, 1 ou 2 raies de chocolat. Nous allions puiser l'eau dans les trous d'obus et fouiller les boches et les Français qui nous entouraient. Nous mangions des biscuits moisissés la nuit pour ne pas en voir la couleur et nous avons tenu ainsi 8 jours. Ce qui fait un total de 12 jours en 1^{ère} ligne. Les deux derniers jours, les bombardements sont devenus plus violents et mieux repérés. J'ai été enterré avec mes 4 poilus et si le 210 n'avait pas fait « fougasse », nous faisons le vol plané. [...].

Les pertes de la division atteignent 65%. Je n'ajoute pas de commentaires, si ce n'est que les boches ont l'air d'avoir encore quelques obus en rabiot. Pour un vulgaire tir de barrage, il en tombait sans exagérer 15 à 20 à la seconde [...]. »

Pensuet (J.), Daudin (M.-F.), *Écrit du front, Lettres de Maurice Pensuet, 1915-1917*, Tallandier, 2010.

Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

Cours n°2 : Les hommes dans la bataille : le sort des fantassins

Une relève dans la bataille

Après avoir tenu leurs positions une quinzaine de jours dans le secteur Vaux-Damloup et résisté à de terribles assauts les 8 et 9 mars 1916 sur les pentes du fort de Vaux, les hommes du 408^e RI, régiment de Romain Darchy, est enfin relevé. Après un court séjour au fort de Vaux, les survivants doivent se regrouper au fort de Tavannes, alors moins exposé.

Romain Darchy raconte cette marche de nuit vers l'arrière-front :

« À sortir du fort [de Vaux] un par un, à tomber dans les trous de marmite, à escalader les éboulements de la façade de la forteresse, à franchir les fils de fer épars sous le plus violent des bombardements, nous arrivons à nous égarer. Après un terrible fracas d'obus, je me retrouve dans un réseau de barbelés. Je veux essayer de rejoindre mes camarades, ma capote, mon pantalon, ma baïonnette, tout est accroché dans les fils de fer. Quand je décroche l'un, l'autre s'enfoncé davantage. Plus moyen d'avancer ! Je suis seul et les marmites explosent affreusement. Des gerbes de flammes m'entourent. Je crie, je hurle, et à la fin je pleure...

- 408 ! 408 ! Pousse ma voix qui se perd dans celle de l'orage.

Dans la pénombre enfin, je vois quelqu'un qui avance.

- 408 ! 408 !
- Qui est là ? dit celui qui s'approche.
- C'est toi Chedin ?
- Oui ! Que fais-tu là ? Tu es perdu aussi ?
- Tiens, viens me dégager !

Nous sommes deux. L'un et l'autre, nous n'avons plus d'espoir.

Je sors de mon piège. Chedin et moi errons, essayant de nous joindre à d'autres compagnons. [...]
»

Darchy et son camarade sont finalement retrouvés par deux sergents partis en arrière pour rétablir la liaison entre les soldats dispersés :

« -En avant ! commandent nos guides.

Nous venons d'avancer de quelques pas quand une section de mitrailleuses du 86^e [régiment qui a relevé le 408^e RI] nous croise. Le chef qui la commande nous interpelle :

- Où allez-vous ?

- Au fort de Tavannes !
- Ma section va en première ligne, continue-t-il. Etant plus pressés que vous, laissez-nous vous devancer et, comme il n'est pas prudent de rester groupés, ne repartez que quand nous serons à une cinquantaine de mètres
- Bien ! répond le sergent Aubert. 408 demi-tour, tout le monde dans l'entonnoir !

Les obus tombent par rafales. Nous exécutons l'ordre donné. A peine sommes-nous dans le fond de l'excavation, qu'une marmite à bout de course se fait entendre et vient tomber avec une flamme gigantesque qui nous aveugle une seconde, au milieu de la section de mitrailleuses qui ne nous avait même pas devancé de vingt mètres. Les éclats viennent voler vers nous et quand le bruit de la détonation s'éloigne, nous percevons des cris confus qui viennent d'où l'explosion a jailli.

- Y a-t-il quelqu'un de touché ?
- Je suis blessé au genou ! répond un camarade.

Immédiatement, nous lui enlevons ses bandes, nous le pansons. Le sergent lui donne le peu de vin qu'il lui reste. Les plaintes et les râles ne cessent pas là-bas à vingt mètres de nous. Nous nous levons pour repartir et aller près des mitrailleurs pour les secourir si possible. Au même instant un éclair nous éblouit, un obus que nous n'avons pas entendu venir éclate avec un terrible fracas de cuivre.

- J'suis blessé à la jambe ! dit un premier.
- Je l'suis à la fesse ! reprend un second.
- Moi, c'est l'épaule ! fait un autre.

Le sergent Aubert ne dit rien, il doit être touché.

- Vous êtes blessé, sergent ?
- Oui, au-dessous du cou !
- J crois bien que je suis touché aussi ! dis-je à mon tour.

J'ai ressenti comme un coup de fouet. Maintenant, je ne ressens plus rien. C'est peut-être la commotion. Cependant, j'ai le bras droit qui s'engourdit et quelque chose d'humide inonde et colle à la chemise. Mais je ne ressens aucune douleur.

Nous nous remettons en marche (la plupart aidés par les quatre ou cinq poilus qui sont encore valides) en laissant deux des nôtres dans l'entonnoir, Chedin tué à mes côtés, et le sergent Nicollot. Lorsque je franchis les lèvres de l'excavation, je me sens presque impuissant à soutenir mon sac. Il me semble maintenant qu'à mon bras droit un poids très lourd est attaché et qu'il devient de plus en plus humide. Nous avons vite fait d'atteindre les mitrailleurs.

- Ne passez pas malheureux ! nous crie un pauvre garçon qui peut à peine se remuer. Ne passez pas, vous allez vous faire massacrer !
- Au secours ! Au secours ! dit un autre
- Oh ! Que je souffre ! Sauvez-vous les gars ! A moi ! A moi !

Et du milieu de tous ces cris, nous percevons en approchant bien près, une voix fluette, presque une voix d'enfant qui appelle :

- Maman ! Maman !

Ce ne sont que gémissements. Comment secourir ces infortunés ?

Nous ne sommes que dix ! Il y en a six ou sept de blessés, et trois ou quatre qui peuvent marcher seuls.

- Emmenez-nous ! pleurent ceux qui ont encore un souffle de vie et qui entendent toujours le bombardement impitoyable
- Nous ne le pouvons pas, les amis ! Nous sommes blessés aussi !
Prenez patience, ayez du courage, nous vous signalerons au poste de secours !
- Emmenez-nous ! Emmenez-nous ! supplient-ils.

Des mulets sont couchés. Il en est un qui agite désespérément ses pattes, il en est un autre qui braie de douleur ; il en est un troisième qui demeure seul, debout, dans ce hachis de chairs humaines et qui semble veiller à cette hécatombe où il n'y a aucun homme valide, mais rien que des morts et des blessés qui râlent. Dans le grondement des canons et le sifflement des balles perdues se mêlent, bien plus lamentables, des cris déchirants. Que c'est triste quand on se sent impuissant à aider ses semblables !

Comme nous les quittons, les mitrailleurs nous supplient toujours.

- Envoyez-nous du secours ! Pressez-vous les amis !

Nous continuons notre chemin, toujours salués par de nombreuses marmites. [...] »

Romain Darchy, *Récits de guerre, 1914-1918*, Bernard Giovanangeli, Ville de L'Aigle, 2012.

Malgré sa blessure, Darchy réussit à atteindre le fort de Tavannes. En chemin, avec ses compagnons, il a signalé la présence des mitrailleurs blessés. Les brancardiers ne réagissent pas : il y a tellement de blessés à secourir...

Darchy recevra des premiers soins à Tavannes avant de repartir à pied plus en arrière.

Thème n°3 : Verdun, les batailles emboîtées (l'expérience combattante)

Cours n°3 : Le commandement des hommes et les évolutions du moral

Les fusillés de Fleury (11 juin 1916)

Lettres du sous-lieutenant Herduin à son épouse :

9 juin 1916

« Ma petite femme adorée,

Notre division est fauchée, le régiment est anéanti ; je viens de vivre 5 jours terribles, voyant la mort à chaque minute ; je te dirai cela plus tard... Je reste le seul commandant de ma compagnie... Je suis maintenant en arrière... Quatre jours sans boire ni manger et dans la boue des obus. Quel miracle que je sois encore là... »

11 juin 1916

« Ma petite femme adorée,

...On me reproche d'en être sorti, j'ai eu tort de ne pas me laisser prendre également... Réclame ma pension, tu y as droit, j'ai ma conscience tranquille, je veux mourir, ma bonne en commandant le peloton d'exécution devant mes hommes qui pleurent. »

Discours d'Herduin devant ses hommes qui doivent le fusiller (11 juin 1916)

« Mes amis ! On nous reproche de n'avoir pas fait notre devoir, il paraît que nous n'aurions pas assez tenu, nous avons fait tout notre devoir et n'avons pas mérité cela, nous ne sommes pas des lâches, on le reconnaîtra par la suite.

Et maintenant, vous aussi, vous faites votre devoir. Ne nous faites pas souffrir, visez droit au cœur. Ma femme, mon fils, adieu !... Joue... Feu!... »

Thème n°4 : Verdun, les mémoires

Cours n°2 : Des années 1920 au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale

L'utilisation par Hitler du souvenir de la bataille de Verdun

Après son accession au pouvoir, Hitler récupère le souvenir de la bataille de Verdun pour tromper l'opinion publique française, et notamment les anciens combattants, quant à sa volonté de revanche contre la France. Le Führer, ancien combattant de 14-18, utilise la cérémonie du 12 juillet 1936 qui se tient à Verdun et à laquelle assistent pour la première fois 500 vétérans allemands pour affirmer sa volonté de maintenir la paix...

Les anciens combattants français et allemands prêtent ensemble lors de cette cérémonie le serment suivant :

« Parce que ceux qui reposent ici et ailleurs ne sont entrés dans la paix des morts que pour fonder la paix des vivants et parce qu'il nous serait sacrilège d'admettre désormais ce que les morts ont détesté, la paix que nous devons à leur sacrifice nous jurons de la sauvegarder et de la vouloir. »

Le 1^{er} septembre 1939, Hitler attaque la Pologne. Cette agression marque le début de la Seconde Guerre mondiale.

Le 15 juin 1940, les Allemands font leur entrée dans Verdun. La Wehrmacht défile devant le Monument à la victoire. Tout un symbole...